

HOMMAGE A ANNE-MARIE BANQUELS DE MARQUE

Anne-Marie Banquels de Marque est née le 10 janvier 1922 à Neuilly d'un père d'origine jurassienne, Benoît Gouin, médecin militaire en poste à Brazzaville, et d'une mère de noblesse bretonne, Renée de Lostie de Kerhor de Saint-Hippolyte. Mais son père meurt du tétanos alors qu'elle a deux ans et sa mère se remarie avec Joseph Raguenet de Saint Albin. Or celui-ci, qui l'adopte comme sa propre fille, l'introduit dans une famille à laquelle elle va s'identifier totalement. Cette famille est fixée à Orléans depuis les années 1750, par le rachat d'une raffinerie de sucre située rue N-D de Recouvrance, à proximité du port par lequel parvient la matière première de la plantation possédée à Saint-Domingue. Si le Blocus Continental, l'utilisation de la betterave, le déclin de la navigation ligérienne conduisent à fermer l'entreprise au milieu du XIX^e siècle, le souvenir de cet épisode économique reste vivace dans la famille tandis que la richesse accumulée permet la reconversion dans la terre par l'achat de plusieurs milliers d'hectares en Beauce, divisés en des dizaines de fermes et aussi d'une propriété en Sologne, à Ligny -le- Ribault, pour le loisir et la chasse.

Anne-Marie Banquels de Marque fait donc partie d'une élite orléanaise de l'entre-deux-guerres, celle de la noblesse, grande propriétaire terrienne, et alliée par exemple aux Colas des Francs et celle du patronat comme la famille More, fondatrice de Thermor. Chez les Sœurs de la Sagesse du Cours Saint- Charles, elle obtient brillamment son baccalauréat à la veille de la guerre et nourrit l'espoir d'aller à Paris préparer l'entrée à l'École des Chartes ou à l'École libre des Sciences Politiques. Mais la défaite de 1940 sonne le glas de ce projet. Le bombardement allemand de juin 40 incendie l'hôtel particulier de la rue d'Illiers, face aux Archives et détruit les meubles et les objets précieux qu'il contenait, portant un coup sévère à la fortune patrimoniale. Il n'est plus question pour la jeune fille d'aller étudier dans la capitale occupée par l'ennemi. Dans le désastre national, l'heure étant à l'entraide, Anne-Marie décide d'être infirmière, métier qu'elle exerce durant la guerre.

C'est alors qu'elle rencontre et épouse Henri Banquels de Marque, inspecteur principal des impôts nommé à Orléans. C'est un Ariégeois gai et à l'accent rocailleux qui, par sa mère, descend en ligne directe d'Olivier de Serres, le père de l'agronomie. Anne-Marie découvre avec lui ce Sud-Ouest chaleureux, aux rapports humains plus simples, transcendant les classes sociales et contrastant avec une vie orléanaise cloisonnée. Artigat, le pays de Martin Guerre, devient le lieu où elle aime vivre plusieurs mois de l'année, elle s'y mêle à la population lors des fêtes villageoises, y remporte des concours de poésie. Le couple a trois enfants, deux filles puis un garçon, nés entre 1947 et 1953. Comme il était courant à l'époque, Anne-Marie est alors surtout mère de famille et maîtresse de maison, bien insérée dans la vie sociale de son milieu, avec des activités de solidarité comme la visite aux hôpitaux et la lecture aux aveugles.

Un grand changement s'opère quand, à la fin des années 50, elle participe au Club franco-américain qui associe des Françaises à des femmes de militaires américains présentes à Orléans. Sa connaissance de l'anglais acquise au collège et lors de séjours en Angleterre lui permet de piloter le journal de l'association. En 1965, au départ des Américains, elle retrouve, comme certaines de ses amies, l'atmosphère conviviale du club au Lyceum, importé de Fontainebleau. Cette expérience est un réel outil de promotion pour Anne-Marie et prépare son admission en 1968 à l'Académie, qui s'entrouvre alors à ces femmes actives, comme par exemple à Aimée Pujos de Font. Est-ce un effet des événements du mois de mai ? Elle est la troisième femme à intégrer cette institution après une poétesse météorique du Second Empire et une archiviste d'après-guerre.

Elle assouvit sa passion pour l'histoire et la littérature en adhérant aussi à la Société historique et archéologique et à l'Association Guillaume Budé. Ainsi, elle participe aux trois grandes institutions culturelles de cette ville d'Orléans qu'elle aime et dont elle suit avec un intérêt soutenu la vie intellectuelle et politique. Pour elle, c'est une revanche sur le sort qui ne lui avait pas permis de poursuivre des études supérieures et de réaliser ses rêves. Partout, elle manifeste sa forte personnalité et son franc parler, sa mémoire précise, sa culture puisée dans ses nombreuses lectures. Il faut avoir vu ses livres soigneusement annotés, accompagnés de fiches portant ses résumés et ses critiques. Ses préférences vont à la biographie historique, surtout des femmes célèbres. Elle est très sensible à l'art et à l'architecture. Dans un texte qu'elle donne aux Mémoires de 2002 à propos d'une visite au quartier d'affaires de la Défense, elle exprime ses réticences initiales envers cette cité moderne consacrée à l'argent et éloignée de ses conceptions passéistes, dit-elle. Elle indique qu'elle a toujours aimé les arcs romans, les ogives, les vitraux, la sobriété monastique et l'exubérance baroque. Elle confesse que ce jour-là, elle a appris à aimer la modernité étudiée à travers la petite église Notre-Dame de Pentecôte, nichée au cœur des gigantesques immeubles qu'elle trouve harmonieux. Ses convictions, issues de son milieu et de sa foi chrétienne, sont toujours défendues avec détermination. Mais l'ouverture de son esprit lui fait accepter les positions adverses quand celles-ci sont argumentées.

La mort de son mari en 1988, après cinq années d'accompagnement à la maladie d'Alzheimer est une dure épreuve. Elle-même semblait bâtie pour faire un centenaire mais une maladie inexorable l'affaiblit peu à peu durant ces trois dernières années. Elle fait face avec vaillance, soutenue par sa fille Odile, continuant ses activités aussi longtemps que possible, puisant dans la lecture et la visite de ses amis le réconfort dont elle avait besoin. Sa foi lui donne la sérénité pour affronter la mort. Celle-ci survient le 29 juin 2010.

Anne-Marie Banquels de Marque a représenté ici, durant 42 ans, avec sa riche personnalité, avec la distinction de son maintien et de son comportement, la permanence d'un engagement fort et d'un attachement fidèle. Persuadée de la mission de l'Académie de maintenir les traditions, elle a apporté ici le témoignage d'une Orléanaise passionnée par la culture et par le passé de sa ville.

Elle laisse trois enfants, quatre petits-enfants et quatre arrière -petits -enfants auxquels l'Académie présente ses plus vives condoléances.

Gérard Lauvergeon